

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XX

Québec, 13 juillet 1908

No 49

DIRECTEUR, M. L'ABBE V. A. HUARD

SOMMAIRE

— o —
Calendrier, 769. — Les Quarante-Heures de la semaine, 769. — Lettre pastorale sur le 3e centenaire de Québec (*Suite*), 770. — « Tricentenaire », 777. — Bilan géographique de l'année 1907 (*Suite*), 778. — Bibliographie, 780.

Calendrier

— o —

19	DIM.	b	VI après Pent. Octave de la Dédicace. Solennité du SACRE-CŒUR DE JESUS, <i>Kyr.</i> 2d ton. II Vêp., mém. du suiv., de l'oct. de la Dédicace (II Vêp.) et du dim.
20	Lundi	b	S. Jérôme-Emilien, confesseur.
21	Mardi	tb	Ste Praxède, vierge.
22	Merc.	b	Ste Marie-Madeleine, pénitente.
23	Jeudi	r	S. Apollinaire, évêque et martyr.
24	Vend.	†vl	Vigile de S. Jacques.
25	Samd.	r	S. JACQUES, apôtre, 2 cl.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —
19 juillet, Notre-Dame-des-Laurentides. — 20, Saint-Victor. — 21, Saint-Damase. — 22, Saint-Théophile. — 23, Saint-Edouard (Lotbinière). — 24, Notre-Dame-de-Lévis. — 25, Couvent de Limoilou.

LETTRE PASTORALE

DE

MGR LOUIS-NAZAIRE BÉGIN, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC

Au sujet du troisième centenaire de la fondation de Québec.

(Suite.)

Ce que furent notre premier évêque et nos premiers missionnaires pour les commencements de la colonie, leurs successeurs le furent pour notre pays pendant tout le cours de notre histoire. Assurément jamais Eglise particulière ne fut plus romaine que l'Eglise du Canada ; mais jamais Eglise ne fut plus patriotique ni plus vraiment nationale, dans le bon sens du mot, plus constamment et plus intimement mêlée à tous les actes de la vie privée et de la vie publique de notre peuple.

Et ce fut le salut de notre race. Parce qu'elle fut toujours catholique avant tout, intimement unie d'esprit et de cœur à son clergé, qui lui-même ne relevait que du chef universel de l'Eglise, au moment où sombrait, avec la puissance et la fortune de la France sur nos bords, toute l'organisation de notre société, le peuple abandonné de ses chefs temporels resta debout, serré autour de ses prêtres et de son évêque, devenus ses seuls chefs et ses conseillers en même temps que les médiateurs nécessaires et les plus dévoués entre lui et le nouveau pouvoir.

Nous n'avons garde de méconnaître les services rendus à notre race, sous le régime anglais, par quelques-uns de nos plus illustres citoyens. L'Eglise ne s'honore pas moins de leurs vertus et de leurs grandes actions que de celles de ses prêtres et de ses évêques. C'est elle, en effet, qui les a formés, qui a élevé et orné leur esprit, trempé leur caractère et leur a inspiré ce désintéressement, cette magnanimité et cette force d'âme, par une éducation vraiment catholique donnée par ses prêtres. Non seulement c'est l'Eglise qui les a élevés et formés, mais elle les a soutenus de ses sympathies et de ses conseils, les a appuyés de son influence, et leur a préparé un peuple uni, généreux, fort de ces mâles vertus sans lequel les meilleurs chefs seraient impuissants.

Notre peuple, en effet, c'est sa religion et sa foi qui l'ont gardé et multiplié en le tenant groupé sur le sol de la patrie auprès du prêtre et à l'ombre du clocher de son église. C'est de ses prêtres qu'il a appris à rester français de langue et de mœurs en restant catholique d'esprit et de vie. C'est sa foi et sa piété nourries par l'enseignement de prêtres dévoués qui l'ont formé à ces chrétiennes vertus qui font les races fortes et bénies de Dieu.

Qui lui a donné le courage de persévérer dans cette longue et laborieuse conquête du sol, de s'y étendre, de s'y enraciner et de s'y fortifier pour résister à toutes les tempêtes? Sa foi catholique et la présence de son Dieu et de ses prêtres. Partout où il y a une église, ou au moins un autel et un prêtre, il y a de suite une communauté canadienne, une paroisse qui, en quelques années, prend un accroissement merveilleux. Vivre consolé et fortifié par la religion, mourir assisté par elle, ç'a été de tout temps la double et suprême aspiration de l'âme canadienne-française. Aucune autre n'a fait davantage pour la prospérité et le développement même temporels du pays.

De l'exemple et des fortes leçons du prêtre qui a quitté les joies et les espérances du monde pour étendre les limites de la patrie en même temps que celles du royaume de Dieu, notre peuple a appris le désintéressement, la générosité, la foi en la Providence et toutes ces vertus qui font les vrais et les meilleurs serviteurs de la patrie et de la race en même temps que les plus fidèles serviteurs de Dieu. Le monde entier admire et glorifie la fécondité de nos familles. Dieu nous a donné, en effet, la bénédiction promise autrefois à son peuple choisi : des générations saines et nombreuses. La femme canadienne a bien été comme cette vigne abondante en fruits de vie et de joie qui fait la vraie richesse des familles et de la patrie, et c'est bien le Canadien fidèle aux enseignements de son Eglise et à la tradition de ses pères qui met sa gloire et sa principale richesse dans une couronne de fils pleins de vigueur, que le chantre d'Israël comparait aux jeunes pousses de l'olivier autour du tronc paternel. (Ps. 127.)

Des économistes qui oublient que les peuples ont une âme et qui les regardent comme des machines à amasser des ca-

pitaux, nous plaindront de n'avoir pas ébloui le monde par nos richesses et les merveilles de notre industrie. Dieu nous a fait pendant ces trois siècles des dons plus précieux et plus rares : l'intelligence pratique qui suffit avec le travail à ses propres besoins, la simplicité des mœurs et des goûts qui permet de vivre à l'aise et content avec peu de biens et moins encore de caprices et de besoins. Notre peuple fut longtemps à la rude et salutaire école de la pauvreté, mais ne souffrit jamais des misères inconsolées des peuples riches ; il connut moins que d'autres la guerre entre les classes de la société, parce que chez lui la véritable égalité chrétienne fut rarement outragée par le faste des fortunes dues au génie de la cupidité et à celui de la rapine. Sa foi et sa religion lui apprirent à vivre heureux de son modeste avoir, en faisant encore la part généreuse à Dieu et à ses pauvres. Sans dédaigner, comme on l'a prétendu, les biens temporels nécessaires aux sociétés humaines, il leur a toujours préféré la culture intellectuelle et les richesses morales, et a toujours estimé qu'elles sont le capital le plus nécessaire aux peuples qui ne veulent pas mourir.

C'eût été peu de choisir les colons avec le plus grand soin et en général dans les familles les plus saines et les plus recommandables par leurs vertus. Dès les premières années on prit un soin extrême de l'éducation des enfants et même de leur instruction. C'est à cela sans doute que l'on doit en grande partie ces vertus de famille et cet esprit religieux de nos populations, comme aussi leurs manières distinguées et leurs vertus civiles. Si plus tard, presque un siècle durant, l'instruction dut souffrir du malheur des temps, soit à cause de la ruine temporelle des institutions privées des ressources de la charité française, soit à cause de l'hostilité du nouveau pouvoir naturellement défiant envers toute influence française et catholique, l'éducation de famille toute imprégnée d'esprit chrétien et des saintes traditions, secondée par quelques rares couvents et la direction pratique de nos prêtres, sut nous former encore des âmes d'élite, des esprits droits et élevés, des cœurs fermes et généreux que ne font pas toujours les programmes d'études les plus complets et les plus brillants.

Vous savez vous-mêmes que depuis cinquante ans l'instruc-

tion profane a fait, proportion gardée, plus de progrès dans notre pays qu'en aucun autre. Grâce à l'esprit religieux de nos institutions et de ceux qui les dirigent, l'instruction publique n'a pas, comme en certains autres pays, vicié l'éducation et déformé la conscience des jeunes générations. Ici encore l'esprit religieux de notre peuple et l'influence légitime et nécessaire qu'il accorde à l'Eglise ont singulièrement aidé tous les progrès. Sans parler du zèle des prêtres à stimuler partout les parents et les municipalités à fonder des écoles, à les bien tenir et à en assurer la fréquentation, nous avons toute une armée d'instituteurs religieux qui font avec un succès égal à leur dévouement et à leur désintéressement ce ministère de l'enseignement si nécessaire à la patrie et à l'Eglise. C'est la ressource providentielle sans laquelle il serait impossible de suffire aux besoins croissants de la population avec le seul personnel formé aux frais des particuliers et du trésor public.

Enfin, nous n'oublions pas de remercier Dieu des bénédictions même temporelles accordées à notre race et à notre pays. Sans doute, cet immense développement et cette prospérité croissante, il est juste d'en faire honneur au pouvoir qui a compris enfin ce qu'il pouvait attendre de loyauté d'un peuple foncièrement honnête et religieux et lui a laissé le soin de pourvoir lui-même à son avenir et à son gouvernement. — Sans doute, nous devons encore en être reconnaissants aux citoyens éminents qui depuis cinquante ans ont obtenu la confiance des souverains et du peuple et gouverné notre pays. Mais ces hommes d'élite eux-mêmes, c'est Dieu qui les donne aux peuples qu'il aime et qui les méritent. N'oublions pas non plus que ni l'intelligence des chefs, ni le travail et l'activité du grand nombre ne réussissent sans la bénédiction de Dieu.

D'une part, le pouvoir dans notre pays a toujours su faire hommage à Dieu de la prospérité publique. Quelles qu'aient pu être les défaillances et les erreurs personnelles de ceux qui en ont eu la garde, il n'a jamais cessé d'être chrétien. De son côté, le peuple n'a pas cessé de faire très large et parfois magnifique au culte de Dieu et à toutes les œuvres de charité envers le prochain la contribution prélevée non sur son luxe mais sur le nécessaire.

Nos villes n'ont pas sans doute des temples comparables aux chefs-d'œuvre d'architecture de l'ancien monde : le temps n'est plus où tout un peuple mettait son travail et ses offrandes et des princes leurs immenses ressources pour construire un monument que deux siècles pouvaient à peine achever. Notre peuple vit de sa foi et de sa religion : ses églises lui sont aussi nécessaires et plus chères que sa maison. Il faut qu'elles poussent vite comme lui. Il les veut vastes, parce qu'il n'oublie pas de les remplir les dimanches et les fêtes ; il les veut propres et meublées avec magnificence. Que d'églises de nos campagnes feraient honneur à de riches et populeuses cités ! Ce sont les contributions volontaires du peuple qui ont élevé à Dieu ces demeures dignes souvent d'une munificence royale.

La piété de notre peuple ne s'est pas rendu un moins glorieux témoignage en faisant la prospérité de tant d'œuvres de charité spirituelle et corporelle. — Sans doute, la prévoyance des premiers chefs de la colonie avait assuré des ressources à toutes les œuvres indispensables, soit par des gratifications royales, soit par des aumônes princières de riches et pieuses personnes de la vieille France. Mais que d'autres sont devenues nécessaires et ont pris un développement considérable, grâce aux seuls subsides de la charité populaire !

Enfin, ce qui l'honore davantage, notre peuple a payé à Dieu et plus largement encore et avec une chrétienne fierté l'impôt du sang. Nous ne parlons pas des martyrs des premiers temps de notre histoire que nous espérons bien vénérer un jour sur nos autels. Nous ne parlons pas non plus de cette phalange généreuse qui fut prête un jour à défendre au prix de son sang le patrimoine de l'Église et la liberté du Vicaire de Jesus-Christ. — L'Église a besoin d'une autre armée nombreuse, permanente, pour combattre d'autres combats, dissiper l'ignorance, exterminer les vices, affermir le règne de Dieu dans les âmes, porter au loin son nom béni à ceux qui ne le connaissent pas, lui donner devant le monde le témoignage de la foi et celui de la charité : c'est l'armée sainte des âmes vouées uniquement à son service, apôtres de la foi et de la charité, prêtres, religieux et religieuses. — Laquelle de nos familles canadiennes ne se croirait pas ho-

norée et bénie de Dieu de lui avoir donné un prêtre, un religieux et une religieuse ? Laquelle ne le remercierait pas de lui en avoir demandé plusieurs ?

Vous avez raison, N. T. C. F., de voir dans la multiplication des vocations sacerdotales et religieuses une grande bénédiction pour vos familles. Vous y verrez aussi justement une prédilection de Dieu sur notre race et la raison principale peut-être des attentions de sa Providence sur nous. Encore ici c'est lui qui donne et c'est nous qui recevons en ayant l'air de lui donner. Pour cette faveur, comme pour les autres, rendons grâces à Dieu qui nous a comblés de tant de bienfaits pendant ces trois siècles, nous a sauvés de tant de périls, a tourné à notre bien nos plus dures épreuves et ce qui semblait être nos plus terribles malheurs. Remercions-le surtout d'avoir conservé intacte la foi de notre peuple, et d'avoir par elle sauvé tout ce qui fait notre vie nationale. Remercier ce n'est pas seulement acquitter une dette de reconnaissance et de justice, c'est prier.

II

La prière pour notre patrie, c'est encore l'un des grands devoirs de tout Canadien-Français dans ces grands jours. C'est Dieu qui a fait notre passé dont nous sommes justement fiers, qui nous a multipliés, défendus contre tous les dangers et sauvés par ceux-là mêmes qui auraient voulu nous perdre. Qu'il en soit béni !

Mais c'est Dieu aussi qui fera notre avenir, si nous savons comprendre ses desseins sur nous et y répondre avec bonne volonté. Que serions-nous devenus, si nos pères ne s'étaient pas mis en peine de nous transmettre cet héritage de foi et de vertus chrétiennes, qui a été pendant trois cents ans leur consolation, leur force et leur salut ? Que seront nos descendants, non dans trois siècles, mais dans un siècle seulement, si, oublieux des desseins de Dieu sur nous et des dons qu'il a faits à notre race, nous apostasions plus ou moins consciemment l'une après l'autre les traditions de nos pères ?

Certes, N. T. C. F., personne ne peut prédire sûrement quel sera l'avenir d'un peuple ou d'une race : l'avenir des peuples comme celui des individus est dans les secrets de Dieu. Mais pourtant l'enchaînement des circonstances et

la trame des événements voulus et dirigés par la Providence rendent manifeste la volonté de Dieu sur l'orientation de notre vie. Pourquoi Dieu a-t-il pris soin de nous former et de nous garder pendant trois siècles catholiques et français ? Pourquoi s'est-il servi de notre foi pour garder notre race ? Pourquoi s'est-il servi de notre langue, de nos mœurs et de nos institutions françaises pour couvrir notre foi ? Pourquoi ? sinon afin que nous comprenions bien que, dans sa pensée et dans sa volonté, nous devons être canadiens-français pour rester catholiques et rester catholiques pour être toujours canadiens-français.

Certes, N. T. C. F., il nous est bien permis de penser que Dieu n'a pas comblé notre race de tant de grâces, pour elle seulement, pour récompenser dans les fils les vertus de leurs pères et se choisir en elle ceux qu'il a prédestinés au salut. Des esprits attentifs à méditer les voies de la Providence et son intervention visible dans les événements de l'histoire ont cru que, s'il l'a pétrie de foi et de sens chrétien et jetée sur le sol de l'Amérique du Nord, c'est pour en faire un levain qui travaillera toute cette masse de peuples et y propager le ferment divin de la foi et de la vie chrétienne.

Et pour le dire en passant, cette pensée doit nous fortifier et nous encourager dans les périls de l'heure présente. Les desseins de Dieu ne sont pas ceux des hommes, et il a suffisamment montré dans notre histoire qu'il fait, quand il veut, travailler les plus sages politiques à conserver aux peuples les biens qu'ils leur voudraient enlever. Quand nous voyons nos immenses territoires envahis par cette foule de toute race, de toutes mœurs, de toute langue et de toute croyance, nous nous demandons avec anxiété si elle n'est pas appelée pour nous noyer. Dans les desseins des hommes peut-être, mais dans les desseins de Dieu elle ne nous perdra que si nous voulons être perdus.

Ne savez-vous pas, disait le Sauveur, qu'il suffit d'un peu de levain pour faire fermenter toute une masse de pâte ? Restons comme peuple et comme race le ferment divin, la levure du Christ, et quand elle aura travaillé la masse de cette pâte vivante, est-ce la levure qui aura disparu dans la pâte ou la pâte qui aura été transformée par le ferment ?

Déjà depuis cent cinquante ans la Divine Providence,

qui a ses élus dans toutes les races humaines et ne fait pas acception des personnes, nous a envoyé en bon nombre des catholiques d'autre langue qui ont trouvé sur notre terre hospitalière la liberté et la paix que le sol natal leur avait refusées. Ils forment déjà dans les autres provinces des Eglises florissantes, et dans la nôtre des paroisses importantes, qui, à l'heure choisie par la Providence, nous aideront singulièrement à accomplir notre mission. Elles seront les centres naturels où se rallieront sans doute toutes les âmes que la miséricorde de Dieu amènera à la foi catholique.

(A suivre.)

— o —
« Tricentenaire »

Nos fêtes du 3^e centenaire de la fondation de Québec, qui commenceront demain, auront un résultat aussi singulier qu'inattendu : celui d'ajouter un mot nouveau au dictionnaire de la langue française.

Toute l'affaire, d'ailleurs, est pleine de singularités.

D'abord, ce mot nouveau, « le tricentenaire », naquit à Québec — lorsqu'il fut question de célébrer le 300^e anniversaire de la fondation de Québec — sous forme d'anglicisme. Car il est tout à fait permis de le regarder comme la traduction pure et simple de « tercentenary ». Celui-ci existe, en anglais, comme substantif et avec le sens de célébration d'un 300^e anniversaire.

A peine né, Tricentenaire fit le voyage de Paris, à bord de nos journaux canadiens-français.

Si l'on vous demande d'où s'éleva la première protestation contre l'introduction dans la langue française d'un anglicisme aussi flagrant, vous vous hâterez de répondre que ce fut des bords de la Seine que le cri de réprobation se fit d'abord entendre. — Eh bien non ! Ce fut sur les bords du Saint-Laurent que l'on refusa d'admettre le vocable nouveau-né.

On se rappelle, en effet, que le *Bulletin du Parler français*, de Québec, démontra que Tricentenaire n'existait pas, en français, en qualité de substantif, et que, de par les lois de la philologie, ce mot ne saurait signifier ni le 300^e anniversaire d'un événement, ni la célébration d'un anniversaire de ce genre. En conséquence, le *Bulletin* pria qu'on n'acceptât pas ce vocable

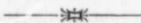
irrégulier pour désigner nos fêtes prochaines. Et de fait l'emploi de ce mot se fit beaucoup plus rare dans la conversation comme sur nos journaux.

Mais il n'en fut pas de même à Paris. « Tricentenaire » y obtint tout de suite droit de cité. Les revues et les journaux l'emploient couramment lorsqu'ils parlent de nos fêtes québécoises. Et par là même le voilà devenu français, malgré son irrégularité. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que l'usage se moque, dans la formation des mots, des lois philologiques.

Nous ignorons s'il est vrai, comme il y en a qui le prétendent, qu'il se rencontre parmi nous des gens « plus catholiques que le Pape » ; nous trouvons plutôt qu'il est déjà difficile de l'être autant que lui. Mais, en tout cas, sur cette question de Tricentenaire, nous avons toujours bien été, pour une fois, plus français que les Français !

Ainsi donc, le substantif Tricentenaire restera dans la langue française comme souvenir de nos grandes fêtes de 1908. Au surplus, la France aura accepté si facilement un mot venu, et si mal venu ! du Canada.

Tout cela est, à nos yeux, d'une extrême originalité, et méritait qu'on le signalât à l'attention.



Bilan géographique de l'année 1907

PAR F. ALEXIS-M. G.



ASIE (*Suite.*)

PERSE. — Après trois mois de troubles, aggravés par une incursion des troupes turques dans le Farsistan, le calme revint, grâce à l'action combinée de l'Angleterre et de la Russie.

En effet, par le TRAITÉ ANGLO-RUSSE DU 31 AOUT, la Perse, sans perdre rien de son indépendance, est divisée en trois zones d'influence. 1° Celle du *nord-ouest*, réservée à la Russie, est limitée au sud par une ligne tirée de Kasré-Chirin (frontière turque) à Ispahan, Yetz, Kakbi et remontant vers le N.-E. au point de jonction des frontières persane, russe et afghane.

2° La zone du *sud-est* est acquise à l'Angleterre. Sa limite

descend du même point de jonction, passe à Kirman pour aboutir à Bender-Abbas, port sur le golfe Persique.

3° La partie *sud-ouest*, contiguë à la frontière turque et au golfe Persique, semble neutralisée ; le prélèvement des droits de douane y est affecté au paiement des emprunts russes et autres, contractés par le gouvernement persan.

La Russie et l'Angleterre sont libres d'accorder, dans leur zone respective, des « concessions de chemins de fer, banques, télégraphes, routes, transports et assurances ». La Russie a la plus grande et la plus belle part, mais elle perd la possibilité d'atteindre le golfe Persique, qui fut longtemps son but ; de même, l'intrusion allemande dans ledit golfe semble exclue dans l'accord anglo-russe.

De son côté, le gouvernement persan a déclaré à toutes les puissances : 1° que la Perse conserve son indépendance d'action ; 2° qu'elle continuera à maintenir la porte ouverte au commerce international ; 3° qu'elle a confiance dans le paiement des emprunts faits à l'étranger.

En vertu de la liberté de conscience octroyée par la Constitution, le nouveau Shah de Perse a fait parvenir au Saint-Père l'assurance que sa protection serait continuée aux catholiques de son royaume.

ARABIE. — Le rail de Damas à l'Hedjaz s'est avancé de 100 kilomètres, de Médain à Saleh-Zemreh, sur la route de Médine. Les chameliers hedjazis protestent contre cette concurrence de la vapeur. — Au *Nedjed*, la guerre se continue sans résultat décisif entre Iben Saïd, émir de Riadh, et Iben Rachid, émir de Haïl, celui-ci soutenu par les Turcs. — Dans le *Yémen*, les troupes turques de Feizi Pacha restent depuis trois ans maîtresses de Sanâa, mais elles y sont bloquées par l'imam Yahya et par les Arabes montagnards qui les harcèlent.

ASIE TURQUE. — Le projet du chemin de fer de Bagdad est toujours en suspens. La compagnie germano-française, qui en a la concession, ne trouve pas l'argent nécessaire pour achever les 2.000 kilomètres de rail qui restent à construire d'Adana (golfe d'Alexandrette) à Bagdad et Bassora. L'Angleterre veut bien se mettre du *consortium*, mais à condition d'internationaliser ou de neutraliser cette ligne, d'intérêt surtout allemand, et d'obtenir que le « terminus » en soit avancé de Bassora à

Koweït, en territoire protégé anglais. Cette grande voie de terre servirait notamment aux voyageurs entre l'Europe, — par Constantinople — aux Indes et en Extrême-Orient, mais ne nuirait guère à la voie de mer, beaucoup moins coûteuse, quoique plus longue pour les gros transports.

LES JUIFS EN PALESTINE. — Grâce aux largesses du baron Edmond de Rothschild, beaucoup de Juifs sont revenus de tous les pays du monde, surtout de Russie, pour s'établir de nouveau en Palestine, leur patrie. De 20.000 qu'ils étaient en 1875, leur nombre est monté à 100.000 en 1906, et la moitié de la ville de Jérusalem est juive. La plupart sont des citadins, s'occupant de négoce ou de métiers ; mais d'autres sont, malgré leurs habitudes, devenus cultivateurs, viticulteurs, etc. Aux environs de Jaffa et de Caïfa, les protestants allemands, qui s'étaient établis là depuis vingt-cinq ans, se voient forcés de leur revendre les terrains acquis, et 75% des propriétés de Tibériade appartiennent à ces fils d'Israël. Que sera-ce dans l'avenir ?

L'empereur François-Joseph, qui visita la Palestine en 1869, vient d'y envoyer un amiral pour remettre un cadeau au patriarche de Jérusalem, et visiter les communautés religieuses dont il a le glorieux protectorat, abandonné par le gouvernement français.

(A suivre.)



Bibliographie



— Librairie Gabriel Beauchesne et Cie, 117, rue de Rennes, Paris (6^e) :

ROLE SOCIAL ET POLITIQUE DU CLERGÉ, *Trois lettres de Mgr l'Evêque de Beauvais*. 50 pages in-16. Paris, 1908. Prix : 80 centimes ; franco, 90 c.

LA CRITIQUE HISTORIQUE ET L'ENCYCLIQUE « PASCENDI. » *Conférence faite par Mgr l'Evêque de Beauvais*. 32 pages in-16. Paris, 1908. Prix : 50 centimes ; franco, 60 c.

LA LIBERTÉ INTELLECTUELLE APRÈS L'ENCYCLIQUE « PASCENDI. » *Lettre de Mgr l'Evêque de Beauvais à un Député*. 44 pages in-16. Paris, 1908. Prix : 80 centimes ; franco, 90.

—(Librairie Alphonse Picard & Fils, 82, rue Bonaparte, Paris) :

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Discours catéchétique*, texte grec, traduction française, introduction et index, par LOUIS MÉRIDIÉ, docteur ès lettres, professeur agrégé des lettres au lycée de Sens (LXXXV et 212). Prix : 3 fr.

Cette collection a pour but de mettre sous les yeux les textes originaux auxquels il faut toujours revenir quand on veut faire un travail solide. Toutefois ils sont accompagnés d'une traduction française.

Des introductions précises fournissent les données indispensables sur la biographie de l'auteur et sur les circonstances où furent composés ses écrits, les renseignements utiles à l'intelligence d'un ouvrage et à l'appréciation de sa valeur historique. Chaque volume est muni d'un index détaillé des matières, comprenant les noms propres, les ouvrages cités par l'auteur, les faits principaux, les termes philosophiques et théologiques pouvant aider à une recherche ou à une comparaison.

Les directeurs de la collection s'interdisent de faire un travail critique. Ils reproduisent le meilleur texte connu, en l'accompagnant d'indications sur l'état de la science et sur les progrès qui peuvent rester à accomplir. Ils refusent de se mêler à aucune polémique religieuse, voulant se renfermer dans le rôle modeste qu'ils ont défini et ne présenter aux lecteurs que des textes sûrs et des traductions exactes, des faits et des documents.

—L'abbé D. Gosselin. *LES ÉTAPES D'UNE CLASSE AU PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 1859-1868*. Québec, 1908. Vol. in-12, de 292 pages, illustré. Se vend 75 sous, chez l'auteur, curé de Charlesbourg, et dans les principales librairies.

Ce livre est d'une lecture délicate, du moins pour les anciens élèves du Séminaire de Québec qui ont été, ou à peu près, les contemporains de la classe de 59-68. Qu'il y a en effet de plaisir à voir revivre, sous la plume ou plutôt sous le pinceau de M. l'abbé Gosselin, tous ces anciens professeurs et directeurs qui accueillirent et surveillèrent nos jeunes ans ; à voir revivre aussi toutes ces choses connues autrefois, et dont plusieurs ont plus tard subi les atteintes du temps, soit pour le mieux, soit pour le pire.

En réalité, cette monographie d'une classe durant dix années,

c'est l'histoire du Séminaire durant cette période, puisque l'auteur ne peut s'empêcher, chemin faisant, de noter tout ce qui se passe d'important dans la maison.

Toutefois, bien que l'indication ou le récit de ces événements généraux apporte un utile élément de variété, dans un travail où la monotonie est l'écueil semé partout sur la route, du fait même que d'une année à l'autre l'histoire d'une classe est beaucoup la même : cet élément de variété ne suffirait pas à la tâche, s'il n'y avait pas, pour rendre l'ouvrage attrayant, le talent particulier de M. Gosselin. La franchise, la sobriété, la concision de sa parole, l'exclusion de tout mot qui ne serait qu'ornement, certain tour pittoresque : tout cela forme une certaine manière piquante de dire les choses, et constitue une forme particulière d'humour qui attache et divertit le lecteur. Aussi, redisons-le, ce volume est délicieux à lire.

Outre les portraits où M. Gosselin a fixé très fidèlement le caractère des anciens prêtres du Séminaire, il y a encore profit et plaisir à écouter les jugements ou les opinions qu'il exprime — sans détour — chaque fois que l'occasion s'en présente.

Nous félicitons M. Gosselin d'avoir réussi à traiter si bien une matière fort difficile à mettre en œuvre. Le succès d'une pareille tâche est la preuve de sérieuses qualités d'écrivain.

— *Les Ravages du Livre*. Par S. G. Mgr Antolin LOPEZ PELAEZ, évêque de Jaca (Espagne), sénateur. Ouvrage traduit de l'espagnol par A. G., ancien professeur d'enseignement secondaire. — Un beau volume in-8° couronne de XII-284 pages. — Broché : 3 fr.; relié en pleine percaline, tranche rouge : 4 fr. — AUBANEL FRÈRES, éditeurs, à Avignon, France.

Nous sommes éminemment sensibles à toutes les influences bonnes et mauvaises, — « surtout mauvaises », dit l'auteur des *Ravages du Livre*; et il le prouve. Or, il n'est peut-être pas d'influence qui s'exerce davantage, à notre époque, que celle des livres et des journaux.

Il est donc de la plus haute importance de choisir ses lectures, de façon à échapper aux idées pernicieuses qu'elles pourraient développer en nous. C'est ce qu'on ne fait pas généralement. Trop de personnes se figurent que leur foi et leur moralité sont à l'épreuve des lectures irréligieuses et immorales.

C'est une grave erreur, que l'auteur des *Ravages du Livre* dénonce et redresse avec énergie.

« Le lecteur d'un livre, dit-il, se fait, d'une certaine manière, disciple de l'auteur, au magistère duquel, généralement, il se confie et se livre. . . » Et il démontre cette vérité par de nombreux exemples.

C'est justement à cause de ce prestige, de cette « influence fascinatrice de la lecture », que les mauvais écrits produisent tant de ravages.

Le mot *ravages* n'est pas excessif pour exprimer les déplorables résultats auxquels conduisent la diffusion et la lecture des mauvais livres. L'auteur fait toucher du doigt que les décadences religieuses morales, sociales, dont nous sommes les témoins attristés et effrayés, ont leur source dans la propagation des mauvaises lectures.

La lecture des romans, plus répandue que celle des ouvrages de doctrine, est, par cela même, encore plus pernicieuse ; elle fausse la raison, pervertit le cœur, et atteint aussi sûrement la foi que la lecture de volumes publiés *ex professo* directement contre nos dogmes.

Ce tableau vrai, sans exagérations inutiles, appuyé de preuves précises, devrait être mis sous les yeux de tous ceux qui lisent à tort et à travers ce qui leur tombe entre les mains, et surtout de ceux qui ont à diriger les lectures des autres.

— CHARLES CHESNELONG, son histoire et celle de son temps (1820-1899), par M. DE MARCEY, 3 vol. in-8°. Prix. 10 fr. 50. LYON-PARIS : *Librairie Emmanuel Vitte*.

Un témoin de la vie publique et de la vie privée d'un, catholique dont les gestes tinrent une grande place dans l'histoire religieuse et politique de la seconde moitié du siècle dernier ; un vieil ami, de Charles Chesnelong — peut-être une vieille amie comme semble le dire la Préface — vient de publier une série d'Études sur cette existence singulièrement remplie.

Si remplie, si débordante que cette monographie devient par la force des choses, le tableau mouvementé d'un demi-siècle. Elle touche à tort, parce que l'homme a été mêlé à tout. C'est la fin de l'Empire, c'est la série de nos désastres, c'est le récit d'un relèvement national unique comme la catastrophe à

laquelle il succède, c'est le détail des tentatives monarchiques de 1873, c'est l'Assemblée de Bordeaux, Versailles, Paris, avec ses luttes de partis, ses drames parlementaires et présidentiels, ce sont enfin vingt laborieuses années de Sézart, c'est-à-dire toute l'évolution antitraditionnelle et républicaine qui nous a conduits au seuil du xx^e siècle.

L'éditeur de la grave et spéciale revue (1) en laquelle ces Études ont été égrenées les a réunies en des volumes d'une originalité piquante et d'un intérêt soutenu. C'est très documenté, très fouillé, c'est vivant et vécu. L'histoire encadre l'homme, la vie coule avec l'histoire : rien de comparable n'a été écrit sur cette époque si proche de nous, et pour cette raison même si mal connue ; et cela constitue une œuvre d'une incontestable actualité que nous ne saurions assez recommander à nos lecteurs.

— *La Doctrine de l'Amour*, par M. l'abbé DE GIBERGUES, supérieur des Missionnaires diocésains de Paris. In-12. 3 fr. (Librairie Vve Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.)

Ce livre, fruit d'une connaissance profonde du cœur humain, et qui couronne vingt-cinq années d'apostolat, réalisera la devise du saint cardinal Richard : « Faictes sur toutes choses que Dieu soyt le mieulx aymé ». — « Il s'emparera des lecteurs dès le début, écrit à l'auteur l'évêque de Valence, les saisissant là où ils s'attardent, loin de Dieu, au terre à terre de l'amour purement humain, peut-être dans la fange de l'amour coupable, et les invitera à prendre conscience de cette force qui les domine et que cependant ils doivent maîtriser » ; il leur enseignera que le véritable amour est, selon l'admirable définition de Bossuet, « l'esprit de retour à Dieu ». Il leur dira la nature, l'excellence, les motifs, la sanction et les effets de l'amour divin avec une doctrine forte et sûre, un style clair et simple, et ce je ne sais quoi qui vient du cœur et qui va au cœur.

(1) *L'Université catholique*.